



HAL
open science

Decouverte et pratiques militaires du ski en France avant son institutionnalisation (1878-1900)

Vincent Arpin

► **To cite this version:**

Vincent Arpin. Decouverte et pratiques militaires du ski en France avant son institutionnalisation (1878-1900). Histoire des Alpes – Storia delle Alpi – Geschichte der Alpen, 2020. hal-04794360

HAL Id: hal-04794360

<https://hal.science/hal-04794360v1>

Submitted on 20 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Découverte et pratiques militaires du ski en France avant son institutionnalisation (1878–1900)

Vincent Arpin

Zusammenfassung – Die Entdeckung und militärische Praxis des Skifahrens in Frankreich vor seiner Institutionalisierung (1878–1900)

195

Das 19. Jahrhundert war das goldene Zeitalter des Alpinismus sowie der Auffassung der Berge als natürliche politische und militärische Grenzen. Die Fortbewegungstechniken auf dem Schnee zu beherrschen, war notwendig, um das ganze Jahr über militärische Präsenz zu gewährleisten. Das Erlernen dieser Techniken wurde zuerst durch den Import von Schneeschuhen und dann von Skiern durch den Bergsteiger Henry Duhamel ermöglicht. Schneeschuhe wurden schnell in die militärische Organisation integriert, Skier hingegen fanden erst ab den 1890er-Jahren Einsatz. Die französische Armee unterstützte aber eine beständige Weiterentwicklung und Nutzung von Skiern.

En France, trente années séparent le premier projet de création de troupes de montagne en 1873 de la création de la première école de ski militaire en 1903. Quinze années de débat ont été nécessaires pour parvenir à officialiser la création de troupes de montagne en 1888, dans un contexte politico-administratif en voie de stabilisation. À partir de cette date charnière, il faut une durée identique pour que l'armée s'approprie les sports d'hiver et surtout le ski et qu'elle commence à l'institutionnaliser en son sein. Ces deux phases marquent le passage de troupes en montagne (entre 1873 et 1888), à des troupes de montagne. Ces troupes sont spécialement équipées et entraînées dans le but d'assurer le contrôle de la zone alpine. Ce contrôle est initialement limité à la période estivale, pendant laquelle des opérations militaires peuvent avoir lieu. Mais progressivement, en raison du contexte de tensions franco-italiennes, l'armée étend sa présence dans le temps et dans l'espace sur toute la frontière des Alpes. Cela

suppose de prendre en compte l'enneigement dans l'organisation militaire, hypothèse totalement inattendue pour la plupart des militaires.

Face à ce questionnement nouveau, comment l'armée s'est-elle adaptée? Dans quelle mesure l'environnement immédiat (alpinistes, sociétés comme le Club alpin français [CAF], population...) a-t-il influencé les solutions retenues pour maîtriser les déplacements sur la neige? Le processus d'adaptation présente-t-il des particularités propres à l'institution militaire? Quelles sources historiques peuvent-elles retracer ce processus de changement? Répondre à ces questions suppose dans un premier temps de replacer la découverte du ski et des sports d'hiver au centre des multiples champs de recherche qui s'intéressent à ce sujet, tout en précisant l'orientation de notre étude.

Le ski et les sports d'hiver, un sujet d'études multiples

196

La bibliographie abondante autour de l'histoire du ski appartient à plusieurs champs de recherche dont la pratique des sports d'hiver constitue un des points de rencontre. Les liens les plus évidents relient ainsi le ski et les sports d'hiver à la pratique de l'alpinisme qui leur préexiste, essentiellement par l'étude de l'histoire des clubs d'alpinistes.¹ Ces études se situent pour beaucoup dans le champ de l'histoire culturelle, qui analyse le sens des représentations de la montagne et des sports d'hiver chez les alpinistes et dans les sociétés de l'époque. L'accent est mis sur l'origine bourgeoise de l'alpinisme et le caractère patriotique qu'il revêt pour ses pratiquants. D'assez nombreux travaux abordent l'histoire du ski et des sports d'hiver pour elle-même², en l'autonomisant des activités antérieures ou contemporaines. Compte tenu du succès de ce sport et de son importance économique, nombre d'articles publiés dans le cadre de filières universitaires sportives traitent de questions techniques ou institutionnelles, notamment à travers l'étude des associations et fédérations sportives ou de certaines disciplines.³ Dans ce domaine ce sont essentiellement les formes d'institutionnalisation et les jeux de pouvoirs internes aux structures qui sont analysés, ainsi que les différenciations construites entre les disciplines.

Un autre angle d'étude est constitué par l'analyse des liens entre développement du ski, tourisme et réussite économique. Ces travaux se concentrent principalement sur les boucles de rétroactions entre pratique du ski et des sports d'hiver et la création d'équipements et de destinations touristiques.⁴ L'intrication de ces facteurs confirme la multiplicité des sources de pratiques de sports d'hiver au XIX^e siècle. Un champ de recherche existe enfin autour de la présence militaire en montagne, de la création des troupes de montagne proprement dites, de leur pratique de l'alpinisme et de ce qui deviendra les sports

d'hiver. Dans ce cadre, des études s'intéressent plus particulièrement au lien direct de ces activités avec la guerre, notamment en Italie compte tenu de l'importance de la «guerre blanche» de 1915–18 qui entraîne la mise en œuvre à grande échelle des techniques acquises.⁵ L'historiographie des troupes de montagne et de leurs expériences de ski en France correspond pour une bonne part au constat réalisé au sujet de l'histoire de la gendarmerie, «une historiographie corporatiste, articulant les souvenirs d'acteurs et les beaux livres de vulgarisation, souvent à la gloire de l'institution et de ses membres; l'effet unité d'élite renfor[çant] encore la tendance».⁶ Cette situation ne semble cependant pas propre à la France, ainsi Riccardo Decarli pointe le «faible nombre de publications, presque toujours autoréférentielles» lorsqu'il s'agit de cadrer historiquement la pratique de l'alpinisme et du ski dans les Alpes orientales.⁷ En France la majorité des publications traitant du ski militaire est le fait de militaires d'active⁸, retraités ou réservistes. Ces articles sont souvent publiés dans des revues éditées par l'armée ou des ouvrages de vulgarisation. Seuls quelques articles réalisés par des universitaires, notamment autour de l'histoire du CAF, et une thèse récente (réalisée par un militaire d'active) constituent un cadre plus interprétatif de ces pratiques.⁹

Notre travail s'est construit sous l'influence croisée de deux ouvrages récents traitant chacun à sa façon du thème du changement et de l'innovation. Le premier porte sur le concept de liminalité en montagne¹⁰, le second sur l'étude de l'adaptation des armées.¹¹ La liminalité est définie comme «un état intermédiaire entre deux positions stables, intégrées et normées, mais qui se traduit quant à lui par l'absence d'identité [qui] constitue un entre-deux, mais un entre-deux temporaire où s'effectue le passage d'une identité connue à une autre».¹² Ce concept nous semble adapté pour étudier le moment du passage d'une montagne au repos pendant la saison hivernale à cet espace marqué puis transformé par les innovations des sports d'hiver. Dans le champ militaire, Michel Goya explique qu'une adaptation efficace à une situation nouvelle n'est possible qu'en faisant évoluer un ensemble de quatre composantes: les structures existantes (par exemple les unités ou les écoles), les équipements disponibles (les armes...), les hommes guidés par une culture («une façon de voir le monde») et enfin des méthodes particulières (la doctrine d'emploi des armes, de mobilisation des hommes...).¹³ L'apparition des pratiques de ski et de sports d'hiver militaires devrait donc progressivement s'être traduite par l'évolution de ces quatre composantes au sein de l'armée dans les Alpes.

Étudier une période d'entre-deux

Pour explorer cet entre-deux, période «ouvrant la voie à la nouveauté, l'imagination, la construction»¹⁴, les sources institutionnelles (sources administratives militaires ou civiles, documents officiels de fédération...) ou classiques (témoignage des acteurs principaux...) permettent de restituer le contexte général, mais elles se révèlent insuffisantes pour aller au plus près des expérimentations. Par leur nature et mode de production elles ne peuvent qu'imparfaitement rendre compte de phénomènes innovants, marginaux ou mal compris. Un travail récent montre que le terme «ski» et ses dérivés n'apparaissent au sujet des Alpes qu'à partir de 1901 dans les publications du CAF¹⁵, soit près de dix ans après les débuts de cette pratique dans l'armée.

Compte tenu de ce constat, notre choix a été de rechercher des sources inattendues, proches des expériences et des essais en cours: publications de presse, ouvrages publicitaires, publications littéraires populaires, témoignages imprimés d'acteurs aujourd'hui oubliés ou éloignés de ce champs d'étude.¹⁶ Compte tenu de l'imprédictibilité de la présence de références au ski, nous avons choisi de ne pas sélectionner de sources spécifiques mais de tenter une recherche large.

Pour ce faire, nous avons utilisé les ressources du site Gallica.¹⁷ Ce site propose à la consultation des documents numérisés et permet, via une recherche par mots-clés, de compulser la masse des publications du XIX^e siècle. Compte tenu de l'ampleur des sources accessibles, une définition précise des paramètres de recherche est nécessaire. La période de recherche pour la France était bien bornée entre 1878 et 1900 par l'ensemble des travaux existants. La méthode de recherche a, par contre, nécessité un travail de définition de mots-clés relevant de champs lexicaux particuliers (lexique militaire, termes techniques liés au ski...). En outre, le choix des termes utilisés devait limiter le nombre de réponses obtenues pour éviter au maximum les erreurs de lecture optique ou les très nombreuses réponses approchantes. Ces difficultés des recherches actuelles réalisées avec des outils numériques¹⁸ ont été renforcées par la brièveté du terme «ski», qui peut être facilement confondu (notamment avec des noms slaves), ainsi que par le vocabulaire très variable de l'époque. Une autre difficulté a été de travailler sur l'histoire des sources mobilisées, leur grand nombre rendant rédhitoire une étude fine de chaque source visant à la replacer systématiquement dans son contexte.

La restitution du processus d'adaptation à l'œuvre rend nécessaire une approche chronologique. Il débute sous l'impulsion du monde des alpinistes avec une utilisation rapide et officielle des raquettes à neige, qui ouvre cette période d'expérimentations. Si le passage aux skis s'opère initialement selon des modali-

tés proches, il s'en distingue cependant par sa lenteur et l'absence d'institutionnalisation de cette pratique avant les années 1900. Pour autant, il semble que le ski a constitué, dès les premières années de la décennie 1890, une pratique répandue au sein des troupes de montagne. Il bénéficie alors de l'engagement de nombreux réseaux militaires et civils, et connaît un développement décentralisé mais qui prépare le passage à une pratique institutionnelle.

L'adoption des raquettes par les troupes alpines: une première adaptation réussie pour se déplacer sur la neige

L'utilisation de raquettes dans les Alpes est un fait ancien. Yves Ballu en retrace l'existence dans ses ouvrages depuis de nombreux siècles. Les premiers essais de modèles «modernes» en France remontent aux années 1878–82. À partir de 1878, Henry Duhamel, alpiniste isérois et membre du CAF, indique avoir utilisé des raquettes canadiennes dans le massif de Belledonne après les avoir achetées lors de l'exposition universelle de 1878 à Paris. Cet essai est concomitant des premières manœuvres d'unités dans les Alpes, qui débutent en 1879¹⁹ et se trouvent organisées de façon stricte par le Ministère de la Guerre à partir de 1883.²⁰

L'existence de ces essais est confirmée par une note figurant dans un ouvrage sur le massif de Belledonne²¹ qui indique: «Dans une course d'hiver à Chamrousse [...] exécutée le 9 février 1882, [...] M. Henry Duhamel a utilisé des raquettes canadiennes rapportées de l'avant-dernière exposition, et qui fonctionnèrent admirablement. À la suite de cette expérience et de plusieurs autres plus récentes faites par notre ami, ce genre de raquettes a été mis à l'étude pour être adopté par les bataillons alpins auxquels il est appelé à rendre les plus grands services.» La mise à l'étude dont il est question n'a en effet pas tardé. Le règlement des manœuvres en montagne de 1885 dresse la liste des équipements des unités appelées à réaliser les manœuvres d'été. Une phrase retient l'attention: «Les 7 bataillons qui prennent part aux cantonnements de trois mois, reçoivent chacun 40 paires de patins (10 par compagnies).»²² Ces «patins» interrogent. S'agit-il de skis, ce qui semblerait à nos yeux plus logique, ou de raquettes? Comme le souligne Yves Ballu, les dénominations des engins liés à la neige sont alors polysémiques: «Sous la plume du colonel de Rochas, la revue *«la nature»* avait consacré à cet exploit (il s'agissait d'une première ascension hivernale) un article de six pages dont la première gravure montre combien, à cette époque (1890) la confusion était grande entre skis et raquettes: au milieu des différents types de *«raquettes des Alpes»*, et de *«raquettes d'osier»* est représentée une curieuse *«raquette de*

bois», sorte de patin large et court et une «raquette danoise en bois» qui n'est autre qu'un ski véritable!»²³

Deux textes permettent de déterminer précisément l'objet désigné par ce règlement. Le lieutenant-colonel Arvers aborde cette question dans l'article qu'il communiqua au CAF en 1885: «Sur la neige, lorsqu'elle porte, les principes sont les mêmes, et souvent le durinage qui résulte du passage d'un certain nombre d'hommes permet de faire passer les animaux. Si la neige ne porte plus ou porte mal, on peut employer les patins; les premiers chasseurs, pourvus de cet engin, tassent la neige en passant rapidement et ouvrent une sorte de tranchée dans laquelle le reste de la compagnie peut s'engager; si la neige se présente sous des pentes inclinées, le patin est d'un emploi difficile et même dangereux.»²⁴ Par ailleurs, dans *La France et la Russie contre la Triple-Alliance*²⁵, le commandant Octave Biot et Emile Massard²⁶ imaginent la France aux prises avec l'armée italienne dans les Alpes. Cela leur donne l'occasion de présenter à des fins didactiques l'équipement des troupes alpines. Ce dernier se compose notamment: «d'une canne ferrée, d'une boussole breloque, d'une poche à cartes et d'une jumelle. Dix paires de patins à neige sont distribuées par compagnie.»²⁷ Il est précisé que «les patins ou raquettes affectent une forme ovale de 0,35 m de longueur sur 0,2 m de largeur; le pourtour est en bois disposé sur champ et l'intérieur est garni de grosses ficelles longitudinales et transversales, formant entre elles des mailles carrées de 4 centimètres environ de côté. À l'aide de petites cordes qui s'enroulent autour du soulier et de la jambe, on les fixe au-dessous des pieds, et les hommes peuvent alors marcher sur la neige ramollie, sur les névés, sans enfoncer de plus de 10 centimètres.»²⁸

Qu'il s'agisse de la description des équipements ou de leurs conditions d'utilisation, des raquettes ont été officiellement mises en dotation au moins dès 1885. Entre 1875 et 1914 le format des compagnies de chasseurs à pied est compris entre 110 et 140 hommes sur le pied de paix. En réalité ce nombre est variable, il dépend du nombre de conscrits disponibles, des maladies, des besoins de troupes dans les colonies, etc. Il semble donc raisonnable d'estimer que les équipements attribués permettaient d'équiper au maximum 10 pourcent des effectifs d'une compagnie. Il s'agissait alors de les essayer pendant les manœuvres estivales, ce qui témoigne du souci porté à la question des déplacements sur la neige. Ce souci est confirmé par les témoignages sur des innovations ultérieures dans les matières et les formes des raquettes, dont les premiers modèles apparaissent en 1893 dans le catalogue de la Manufacture d'Armes de Saint-Etienne.²⁹

Equipés de ces engins, les militaires vont réaliser les premières randonnées hivernales au tournant de la décennie 1890. La pratique des randonnées hivernales nécessite donc cinq années entre l'introduction des outils nécessaires et

une première réalisation. Il ne semble pas par ailleurs que des débats aient eu lieu sur la mise en dotation de cet équipement. L'évidence de son fonctionnement et sa simplicité de construction ont certainement facilité ce premier pas. Le passage des raquettes aux skis va être nettement plus long et difficile.

L'importance du milieu alpin dans la découverte du ski par l'armée française

Alors que des raquettes ont pu être utilisées au niveau local avant les années 1870–80, le premier témoignage de l'utilisation de skis en France est le fait d'Henry Duhamel. Ainsi, en dehors d'explorateurs ou de militaires français partis à l'étranger, l'historiographie ne mentionne aucune autre utilisation de ces engins. La proximité d'Henry Duhamel avec le monde militaire de Grenoble, bien qu'il soit lui-même à cette date un civil, donne à son témoignage une importance certaine pour l'étude des débuts du ski militaire. Cette proximité ainsi que les critiques argumentées dont fait l'objet son témoignage rendent nécessaire une étude précise de son rôle dans les premiers essais de skis.

Voici l'essentiel du témoignage d'Henry Duhamel, cité dans l'ouvrage de Raymond Joffre sur le massif de Belledonne:³⁰ «Au cours d'une visite à l'Exposition de 1878, je découvris avec joie de grandes raquettes canadiennes ainsi que de longues et étroites planchettes qu'un bienveillant exposant suédois me signala comme étant d'un emploi fort recommandable pour les parcours sur la neige. Pourvu de ce nouvel équipement qui, avec son aspect encombrant, paraissait de prime abord peu approprié aux expéditions alpestres, j'entrepris de premiers essais, dès mon retour en Dauphiné. Pour les raquettes canadiennes l'apprentissage fut rapide. Grâce à elles, l'ascension des 2255 mètres d'altitude de Chamrousse, au-dessus d'Uriage, n'exigeait guère plus de temps qu'en été. Mais pour ce qui fut de mes «planches», comme mes collègues en alpinisme qualifiaient irrévérencieusement ces skis (dont l'appellation exacte, aujourd'hui si vulgarisée, m'était inconnue) je dois avouer que durant d'assez longs jours, je me trouvais aussi embarrassé d'en tirer convenablement profit qu'une carpe peut l'être d'une pomme. La difficulté essentielle pour moi restait la fixation de l'appareil aux pieds. «Deux lanières suffisent», m'avait déclaré l'exposant suédois, sans pouvoir du reste m'édifier davantage. «Le club alpin français n'était alors pas prêt à prendre l'initiative du concours d'attaches qui doit avoir lieu prochainement. Les renseignements donnés par quelques explorateurs des régions polaires ne m'étaient guère plus précis à cet égard que ceux fournis par les gravures et les descriptions de l'antique encyclopédie d'Olaüs Magnus consacrée aux nations septentrionales. Enfin, je commençai à me documenter fruc-

tueusement en 1889. Le commissaire général du Grand-Duché de Finlande me communiqua très gracieusement tous les documents nécessaires [...]» Les principaux doutes quant à la véracité de ce récit portent sur:

- la preuve de la présence de skis à l'exposition universelle de 1878;
- la possibilité d'une revendication infondée par Henry Duhamel;
- l'unicité et la tardiveté du témoignage, publié 30 ans après les faits;
- l'absence de témoignages de la presse relativement à cet essai.

Tous ces points ont conduit plusieurs auteurs à contester la réalité du témoignage d'Henry Duhamel. Il est possible d'apporter un point de vue nouveau et des explications divergentes sur ces différents doutes. L'exposition universelle de 1878 a lieu à Paris. Conformément au témoignage de Duhamel, elle comporte non seulement un pavillon suédois³¹ mais aussi un espace d'exposition de cette nation au sein du Palais du Trocadéro. Si aucun élément faisant penser à des skis n'existe dans la description la plus courante de l'exposition publiée par Adolphe Bittard³², d'autres guides donnent plus de précisions. Ainsi la brochure «les Merveilles de l'Exposition de 1878»³³ laisse penser que des skis étaient bien présents à Paris. L'auteur, anonyme, remarque dans l'espace d'exposition la scène suivante: «Dans le lointain, un chasseur descend la pente escarpée de la montagne sur des patins à neige, en s'aidant d'un bâton ferré.»³⁴ Cette description nous paraît désigner clairement l'usage de skis. Au-delà de cette description des expositions suédoises le catalogue des expositions norvégiennes mentionne clairement la présence de skis. Sous la classe 62 du catalogue, «Carrosserie et charronnage», figure l'exposant n. 275: Monsieur Falck-Ytter de Christiana (aujourd'hui Oslo). La description de son stand mentionne la présence de: ««Skis» (longues et minces pièces de bois à l'aide desquelles on glisse sur la neige).»³⁵

Pour ce qui concerne la tendance d'Henry Duhamel à des revendications de premières, il nous semble que le fond du témoignage lui-même fait tomber l'objection. En effet, que revendique Duhamel dans ce texte? La phrase qui nous paraît être la plus importante et qui donne son sens à son témoignage est la suivante: «[...] je dois avouer que durant d'assez longs jours, je me trouvais aussi embarrassé d'en tirer convenablement profit [des skis] qu'une carpe peut l'être d'une pomme.» Autrement dit, Henry Duhamel revendiquerait une première bien modeste, un demi-échec en quelque sorte. Pour cette même raison, la tardiveté et l'unicité du témoignage sont compréhensibles. Il est ainsi moins problématique de reconnaître un insuccès quand le temps a passé. Par ailleurs, si le fait de savoir qui a, le premier, chaussé les skis dans notre pays revêt une importance, c'est principalement dû au grand succès qu'a connu cette pratique. Quelle était l'importance publique du ski entre les années 1870 et 1900? Quel

aurait été l'intérêt d'en parler, et de surcroît de parler d'un échec, alors que la discipline n'en était qu'à ses balbutiements?

L'éclosion de ce témoignage en 1908, un an après le premier concours international de ski, est plutôt cohérente. À partir d'un certain niveau de reconnaissance de la discipline il devient logique de présenter ses expériences et éventuellement de se présenter comme un des pionniers en la matière. Enfin, l'absence de reprise de ces essais dans la presse ne constitue en rien un élément probant. Comme le montrent d'autres développements de Raymond Joffre, la circulation des informations entre les acteurs de ces expérimentations est loin d'être fluide. Certains événements mineurs sont assez connus quand d'autres, plus importants, sont passés particulièrement inaperçus.

Si l'on accorde confiance au témoignage de Duhamel, c'est à partir de 1889, 11 ans après sa première tentative, qu'il parviendra à utiliser des skis. Cette date est proche de la première ascension hivernale qui soit documentée, réalisée par des militaires en raquettes et en présence de skis même s'ils ne semblent pas avoir été utilisés. La concomitance de ces dates associées à ce que nous connaissons de l'essai des raquettes laisse fortement penser que les informations obtenues par Henry Duhamel ont été transmises aux militaires. De ce point de vue, le processus de transmission de Duhamel aux militaires de la connaissance technique des skis ressemble beaucoup à ce qu'il s'est produit pour les raquettes. Quelques différences sont cependant à noter: les militaires concernés par ces essais communs sont désormais connus, il s'agit du commandant Maurice Allote de la Fûye, militaire très innovant dans de nombreuses matières³⁶, et du lieutenant Henri Dunod, excellent alpiniste³⁷; l'essai des raquettes et des skis est marqué à partir de ce moment par un profond débat visant à définir l'engin le plus efficace pour répondre aux besoins de l'armée dans les Alpes.³⁸

Ces besoins connaissent alors des évolutions majeures sous l'influence d'une nouvelle stratégie déployée par le haut-commandement. Celui-ci cherche une meilleure maîtrise des cimes frontalières et de la saison hivernale, offrant ainsi un contexte favorable aux expérimentations.

Le ski au service des déplacements militaires et des pratiques sportives des officiers

La présence militaire dans les Alpes françaises est fortement marquée par l'action du Général baron Berge, gouverneur militaire de Lyon et commandant du XIV^e corps d'armée au nord des Alpes.³⁹ Parmi les nombreuses mesures mises en œuvre sur son inspiration figurent l'installation de postes d'altitude et, surtout, leur occupation à l'année. C'est par une ordonnance du 13 novembre

1889 que le Président du Conseil, Charles de Saulces de Freycinet⁴⁰, a décidé la mise en place de ce dispositif dans l'ensemble des Alpes. À partir de l'hiver 1891–92, ce ne sont pas moins de 19 postes d'altitude qui sont progressivement occupés en plein hiver tout au long de la frontière. Cette nouvelle configuration a logiquement accru le besoin de maîtriser des moyens efficaces de déplacement sur la neige pour ravitailler les postes, porter le courrier, soigner les malades et blessés, etc.

Il est probable que dès le premier hiver passé en altitude ou le suivant, des utilisations ponctuelles ou régulières des skis ont eu lieu pour assurer des déplacements sur la neige.

Plusieurs publications laissent penser qu'une pratique, peut-être relativement répandue sur le territoire, existait dès les premières années de ce dispositif. En juin 1894, la Revue du Cercle Militaire publie un article sur les skis et note «[qu']en France les chasseurs alpins emploient les skier [sic] avec beaucoup d'habileté, grâce aux leçons de quelques officiers qui ont rapporté de Suède plusieurs paires de ces appareils. Ils en sont arrivés maintenant à ne plus s'effrayer d'aucun passage et sont devenus plus forts que les guides et alpinistes de profession.»⁴¹ Cette publication montre que dès l'hiver 1893–94 au moins, la pratique du ski était une réalité. Cette mention est d'autant plus importante que, publiée dans une revue s'adressant aux officiers de l'armée française et éditée par le Cercle national des armées, son contenu est particulièrement crédible. En 1895, c'est le Journal de la Jeunesse qui confirme ce développement en constatant que «le ski est déjà introduit chez nos chasseurs alpins, qui sont devenus très experts dans l'emploi de cet instrument curieux».⁴² Il faut souligner que les articles de ces deux publications ne laissent pas de place au doute: ils évoquent bien des skis et non des raquettes.

La même année, Yves Morales rapporte quant à lui deux utilisations des skis par des militaires autour de Grenoble et au col du Lautaret.⁴³ Elles sont le fait des lieutenants Thouverez et Monnier. L'année suivante, c'est l'usage des skis des occupants des postes d'altitude qui est mis à l'honneur, et c'est ainsi «avec passion qu'ils parlent de leurs courses au moyen de patins à raquettes ou de traîneaux qui leur permettent de descendre les pentes avec une rapidité vertigineuse».⁴⁴ L'année 1897 se distingue par deux informations abondamment relayées au niveau national. C'est tout d'abord le lieutenant Widmann qui réalise une ascension hivernale le 12 février 1897.⁴⁵ Une grande partie de la presse locale comme nationale s'en fait l'écho, à l'instar du Figaro: «Un officier du 28^e bataillon alpin vient d'effectuer seul, l'ascension du Mont-Guillaume (2575 mètres), en se servant de skis ou patins norvégiens.»⁴⁶ Ce lieutenant est par ailleurs à l'origine d'un «rapport circonstancié sur l'utilisation du ski comme moyen de déplacement des troupes de montagne entre 1896 et 1897».⁴⁷ C'est

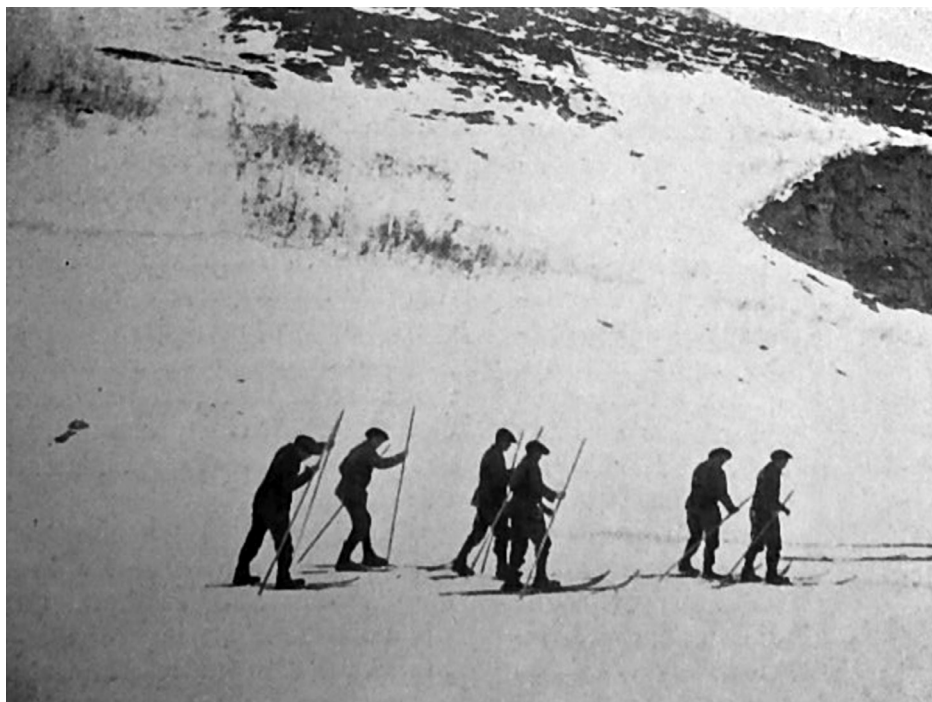


Fig. 2: Première photographie de l'utilisation de skis par l'armée française au poste des Chapieux, Source: Le Figaro illustré, mars 1898. Cette photographie est issue d'un reportage du journaliste Ardouin-Dumazet réalisé en 1897 ou 1898.

ensuite Victor-Eugène Ardouin-Dumazet, auteur de guides touristiques, qui relate son séjour forcé en compagnie de chasseurs alpins au poste des Chapieux (Haute-Tarentaise) en février 1897. Bloqués par des avalanches, les alpins de ce poste «y vivent heureux, ils parlent avec passion de leurs courses sur la neige, au moyen de raquettes ou même de skis norvégiens qui commencent à être utilisés et permettent de faire rapidement de longues courses».⁴⁸ La même année il semble qu'Henri Dunod ait lui aussi réalisé des essais de ski dans le secteur du Lautaret.⁴⁹

Toutes ces sources montrent l'existence d'une multiplicité d'initiatives militaires autour du ski. C'est donc un processus horizontal et décentralisé qui semble à l'œuvre au sein des troupes de montagne de toutes les Alpes. Il est d'abord rendu nécessaire par l'existence d'un besoin partagé par toutes les garnisons des postes d'hiver: se déplacer efficacement sur la neige. L'utilisation du ski comme élément de la pratique militaire en montagne est proposée dès les années 1894-97. Cette demande précoce est tout d'abord le fait d'Auguste Mon-

nier qui déclare, dans le Figaro du 22 janvier 1902, à la fin d'un article consacré à la promotion de la pratique du ski: «On objectera peut-être que [le ski] est très beau en théorie, mais qu'en pratique on sera loin du compte. C'est la réponse qu'on m'a faite il y a huit ans quand, pour la première fois, j'avais voulu tenter l'expérience.» Auguste Monnier est donc un témoin privilégié du rôle des structures militaires dans le développement du ski sur une décennie. Une proposition semblable sera déposée par le lieutenant Widmann peu après et connaîtra le même sort.

Cette dizaine d'expériences nous conduit à penser que d'autres essais et utilisations, peut-être nombreux, ont eu lieu dans la même période, sans pour autant faire l'objet d'une publicité particulière. Les performances sportives n'ont pas constitué d'emblée un objectif pour les autorités militaires car leur stratégie dans les Alpes ne les rendaient pas nécessaires, mais aucun élément ne permet de penser que cette pratique a été découragée. Un espace de liberté et d'innovation était donc vivant et permettait à cette pratique de poursuivre son existence et de se développer au sein de l'armée.

206

L'inscription de la pratique des sports d'hiver dans l'environnement militaire

L'environnement militaire dans lequel sont réalisées ces expérimentations est favorable à l'innovation, notamment par le biais de structures ou de dispositifs contrôlés plus ou moins directement par l'armée. Dès 1899 la Manufacture d'Armes de Saint-Etienne⁵⁰ propose dans son catalogue, outre des raquettes et l'équipement nécessaire aux manœuvres de montagne, des paires de skis «pour hommes, en bois de hêtre verni avec attache-pieds spéciaux garnis de drap», le tout pour 22 francs⁵¹ la paire. L'ampleur et peut-être surtout la qualité de cette production restent à appréhender de façon plus précise. En effet, Régis Boulat estime qu'à la même époque «le développement de la pratique est toutefois freiné par le coût élevé du matériel, les skis importés de Norvège, seuls disponibles, étant frappés de droits de douane élevés (70 pourcent). C'est pourquoi le CAF encourage une fabrication artisanale locale en mettant à la disposition des maires du Briançonnais les moules à skis présentés par le capitaine Rivas dans son petit manuel du skieur. En quelques années, des ateliers voient le jour, dans les montagnes ou les villes alpines.»⁵² Du point de vue économique, l'ampleur des effectifs militaires permet donc à ces structures proches de l'armée de lancer des productions très spécialisées.

Au-delà du matériel, les réseaux de connaissances fréquentés ou animés par l'armée favorisent la diffusion des connaissances théoriques, des sa-



Fig. 3: Sauvetage en skis. Source:
Supplément illustré du petit journal, 10 février 1901.

voir-faire et des idées. Les réalisations des figures principales évoquées dans cet article (Dunod, Allote de la Füye, Duhamel, Monnier) s'inscrivent dans un milieu complexe composé de divers groupes plus ou moins formels. Fondamentalement, ils appartiennent, semble-t-il, tous à la bourgeoisie (le parcours d'Auguste Monnier nous est quasi inconnu) et sont originaires de zones urbaines extérieures au territoire alpin. Ce trait commun est largement partagé par les pionniers de l'alpinisme et des sports d'hiver⁵³, et il est intéressant de constater que les militaires ne font pas exception. Au-delà de son origine sociale chacun de ces hommes est affilié à des organisations ou bénéficie de l'existence de dispositifs qui ont pour but ou facilitent l'exercice d'activités de montagne dont fait partie le ski. Au premier rang de ces groupes figure le CAF dont Dunod, Allote de la Füye et Duhamel sont membres, ce dernier ayant créé la section grenobloise (aucune indication ne permet de rattacher Auguste Monnier au CAF). C'est notamment le cas en 1889–90, années cruciales pendant lesquelles Dunod, Allote de la Füye et Duhamel résident tous dans la proche région grenobloise.

La proximité entre les acteurs principaux ne doit pas occulter les liens qui unissent plus largement la société locale aux unités militaires dans un rapport de va-et-vient. Ces liens sont renforcés par l'existence du dispositif de réserve militaire qui a pour objectif de maintenir les compétences militaires des soldats ayant accompli le service militaire initial. Ce dispositif inventé par l'armée prussienne⁵⁴ est une innovation majeure du XIX^e siècle au point de vue militaire et devient un point commun à toutes les armées d'Europe, et donc de l'arc alpin, à partir de la décennie 1870.⁵⁵ Cette réserve fonctionne sur la base de l'inclusion de réservistes dans les unités d'active pendant deux périodes de vingt-huit jours dans l'année.⁵⁶ Une fois dans les unités, les réservistes peuvent partager leurs connaissances, leurs compétences et ainsi répandre des pratiques liées à la montagne. Michel Goya insiste sur l'importance pour l'armée de bénéficier d'échanges profonds et fréquents avec la société⁵⁷ pour s'adapter rapidement à l'évolution des techniques.⁵⁸ Il souligne le rôle essentiel joué par les réservistes dans ce processus, passeurs privilégiés d'idées nouvelles par leur statut, leur âge et leur grade.⁵⁹

En l'occurrence si Allote de la Füye est un militaire de carrière, Dunod, Duhamel et Monnier sont tous trois à un moment donné officiers de réserve, et présentent le point commun d'avoir tous été officiers subalternes.⁶⁰ Pour Henri Dunod, la réserve est un moyen de garder un pied dans l'institution militaire quand la gestion de ses affaires privées (les éditions Dunod) sera devenue prioritaire. Henri Duhamel appartient à la réserve en tant que lieutenant à partir de 1897⁶¹ pour lui accorder, semble-t-il, un statut en accord avec sa proximité du milieu militaire de Grenoble. Il endossera un rôle actif à partir de 1914 quand,

bien que déjà âgé, il devient formateur de ski pour les troupes françaises. Auguste Monnier est quant à lui réserviste en 1902, lors de la concrétisation des essais officiels de ski par l'armée et était déjà présent sous les drapeaux en 1894, probablement en tant que conscrit. La réserve constitue donc, avec le CAF et les diverses associations d'alpinistes, une deuxième voie par laquelle les acteurs principaux des sports d'hiver peuvent faire connaissance, se retrouver, échanger et faire bénéficier l'armée de leurs compétences.

Conclusion

La découverte et l'introduction du ski au sein des troupes de montagne de l'armée française marquent un moment important pour le territoire comme pour l'armée. Pour le territoire, elle constitue la première étape d'un bouleversement profond de son image à l'extérieur, de ses usages et de son identité. Le processus d'adaptation militaire se construit grâce à l'appui de partenaires proches (membres du CAF, réservistes, manufacture) et est conforté par la réussite d'étapes intermédiaires (les raquettes, les déplacements en ski). L'armée, en tant qu'institution, a accepté de laisser ses équipages de postes d'altitudes utiliser les skis, et ses jeunes officiers subalternes tenter des expériences sportives. Ces usages ne rentraient pas dans ses priorités d'alors – l'occupation et le contrôle de postes d'altitude en toute saison – mais ils ne les contredisaient pas non plus.

De ce point de vue, le rôle de la stratégie militaire française dans l'essor des sports d'hiver reste encore à préciser. En effet, au-delà de l'occupation des postes d'altitude, il est possible que les essais officiels de ski des années 1900 et leur développement ultérieur soient liés à une volonté nouvelle de développer l'existence de reconnaissances d'hiver permettant la maîtrise de la zone frontière⁶², hypothèse qui n'était jusqu'alors pas réellement envisagée compte tenu des dangers encourus. L'institutionnalisation de l'usage des skis par l'armée française résulterait alors de la conjonction de l'évolution doctrinale et de la prise en compte des résultats des premiers essais officiels menés en 1900–02, comme le relate le général André, ministre de la Guerre: «Les résultats obtenus furent tels qu'ils me décidèrent à organiser, en 1903, une école de ski pour l'armée des Alpes. Cette école placée sous le commandement du capitaine Bernard, a parfaitement défini le rôle des skieurs en temps de paix comme en temps de guerre et grâce à elle, grâce aux intelligents efforts du capitaine Rivas, notre armée des Alpes est actuellement en état d'envoyer des détachements franchir de grandes distances et occuper des points qui lui étaient jusqu'ici inaccessibles.»⁶³

À partir de la création de cette école, le processus d'adaptation militaire aux déplacements sur la neige devient complet. L'armée dispose d'équipements (les skis), d'une doctrine (les reconnaissances hivernales liées à l'enseignement du ski), d'institution (l'école, puis les écoles, de ski) et d'une structure militaire qui considère dans son ensemble cette pratique comme légitime («vision du monde»). L'identité des troupes de montagne devient clairement celle d'unités aptes à se battre non seulement en montagne, mais aussi en hiver. Le regard de l'armée sur le territoire alpin, bâti essentiellement sur des préjugés hygiénistes⁶⁴ très prégnants compte de tenu de la peur profonde de la dégénérescence de la race⁶⁵, va progressivement se transformer en une vision d'avenir pour les habitants des Alpes. La pratique du ski, enseignée de plus en plus largement, a vite échappé à ses initiateurs, forte de potentialités qui se révéleront dans les années 1920–30, puis surtout après la seconde guerre mondiale. Les expériences militaires ont contribué de façon marquante à la reconfiguration de l'identité alpine liée à l'essor des sports d'hiver.

210

Fig. 1: Ascension en raquettes.

Source: Le Monde illustré, 7 mars 1891.

- 1** D. Blanchon, «Des montagnes au service de la cause nationale: la société des Alpinistes du Trentin et l'irrégentisme de 1872 à 1915», *Histoire, économie et société*, 1, 19, 2000; S. Morosini, «I club alpini nella prima guerra mondiale tra neutralità, interventismo e rapporti internazionali», *Histoire des Alpes-Storia delle Alpi-Geschichte der Alpen*, 22, 2017; O. Hobbies, *L'invention de l'alpinisme. La montagne et l'affirmation de la bourgeoisie cultivée (1786–1914)*, Paris 2008.
- 2** R. Decarli, «Lo sci sulle alpi orientali», *Storia e ragione*, 13, 2004; J. Allen, *The Culture and Sport of Skiing*, Amherst 2007; R. Huntford, *Two Planks and a Passion*, Londres 2008; J. Allen, *Historical Dictionary of Skiing*, Lanham 2012; A. Denning, *Skiing into Modernity*, Oakland 2014.
- 3** Y. Drouet, A. Luciani, «À l'origine du ski français, le discours commun de l'Armée et du Club alpin français (1902–1907)», *Staps*, 71, 2006, pp. 71–84; J. Fuchs, S. Stumpp, «Frontières politiques, frontières symboliques. La Difficile implantation des associations sportivo-touristiques allemandes en Alsace avant 1914», *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 60, 3, 2013.
- 4** L. Tissot, G. Quin, P. Vonnard, «Un tourisme sportif? Les entreprises touristiques et le développement des sports en France et en Suisse (1850–1950)», *Entreprises et histoire*, 93, 2018; S. Cala, «Ski et tourisme dans la vallée de Joux, à la croisée des intérêts sportifs et touristiques (1899–1939)», *Entreprises et histoire*, 93, 2018; T. Busset, «Les balbutiements des sports d'hiver dans les préalpes vaudoises», *Revue historique vaudoise*, 116, 2008; R. Boulat, «Les territoires des fabricants alpins français de matériels de sport d'hiver (fin XIX^e–début XXI^e siècles)», *Entreprises et histoire*, 74, 2014; B. Larique, «Les sports d'hiver en France: un développement conflictuel? Histoire d'une innovation touristique (1890–1940)», *Flux*, 63, 64, 2006.
- 5** A. Pastore, «Alpinisti in guerra. Il ruolo dell'alpinismo italiano durante la Prima Guerra Mondiale (1914–1918)», in: J. A. Aquesolo Vegas (sous la dir. de), *Sport and Violence*, 2006; G. Oliva, *Storia degli alpini*, Milan 2017; J. Allen, «Introduction: skiing in Europe prior to World War 1», in: W. Frank (sous la dir. de), *Skis in the Art of War*, Ithaca 2019.
- 6** A. Lignereux, *Ordre, sécurité et secours en montagne*, Grenoble 2016, pp. 13–14.
- 7** Decarli (voir note 2), p. 125.
- 8** Parmi le grand nombre d'ouvrages existant voir: Y. Le Pichon, *Les alpins 1888–1988*, Paris 1988; J. Humbert, «La défense des Alpes de 1860 à 1939», *Revue historique de l'armée*, 3, 1956; «Dossier: troupes de montagne», *Revue historique des armées*, 1, 1988.
- 9** Y. Morales, «L'influence de l'armée dans la diffusion des sports d'hiver en France entre la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle», *Ludica*, 10, 2004; C. Becker, *Le général Paul Arvers (1837–1910) et la naissance de l'alpinisme militaire français*, Thèse de doctorat, Université de Lorraine, 2015.
- 10** M.C. Fourny, S. Gal, *Montagne et liminalité*, Grenoble 2018.
- 11** M. Goya, *S'adapter pour vaincre*, Paris 2019.
- 12** Fourny/Gal (voir note 10), p. 8.
- 13** Goya (voir note 11), p. 349.
- 14** Fourny/Gal (voir note 10), p. 10.
- 15** A. Vallette, *Vers l'instauration d'un sport d'hiver. Les aventures du ski de fond*, mémoire de master, Université de Rennes, pp. 12–14.
- 16** Cette difficulté liée à la nature des sources institutionnelles se retrouve plus largement dans l'histoire du sport à cette période, voir A. Poyer, «L'institutionnalisation du sport (1880–1914)», in: P. Te-

- tart (sous la dir. de), *Histoire du sport en France*, Paris 2007, p. 37.
- 17 Site accessible à l'adresse suivante: <https://gallica.bnf.fr>.
- 18 Ces questions sont au programme d'un colloque organisé par l'Université de Lausanne en avril 2020.
- 19 *Le Temps*, 26 juillet 1879.
- 20 *Revue d'artillerie*, Nancy, avril 1883, p. 275.
- 21 V. Henri, *Les Vingt-deux années du Père Tasse à Chamrousse*, Grenoble 1891, p. 125.
- 22 *Journal militaire*, Paris 1885, p. 96.
- 23 Y. Ballu, *Ski Retro*, Le Coteau 1988, p. 42.
- 24 P. Arvers, *L'Alpinisme militaire dans la XIV^e région*, Lyon 1886, pp. 12–13.
- 25 O. Biot, E. Massard, *La France et la Russie contre la Triple alliance. Grand récit patriotique et militaire*, Paris 1892.
- 26 Octave Biot est notamment rédacteur à la Libre Parole, journal antisémite parisien; Emile Massard est quant à lui un journaliste puis un homme politique classé à droite. Les deux hommes ont rédigé ensemble plusieurs ouvrages sur les thèmes de l'armée, de la revanche...
- 27 Biot/Massard (voir note 25), p. 111.
- 28 *Ibid.*, p. 284.
- 29 *Catalogue 1893*, Manufacture française d'armes et cycles de Saint-Étienne, 1893, p. 335.
- 30 R. Joffre, *Belledonne, précurseurs et pionniers*, Grenoble 2012, pp. 244–246.
- 31 Ce pavillon, qui rassemblait la Suède et la Norvège alors en union personnelle, existe encore de nos jours dans l'enceinte du Musée Roybet-Fould à Courbevoie dans les Hauts-de-Seine.
- 32 Adolphe Bittard était un journaliste et vulgarisateur scientifique, il a rédigé *L'exposition de Paris 1878*.
- 33 *Les merveilles de l'Exposition de 1878. Histoire, construction, inauguration, description détaillée des palais, des annexes et des parcs...*, Paris 1879.
- 34 *Ibid.*, p. 442.
- 35 La Norvège, Catalogue spécial pour l'exposition universelle de Paris, 1878.
- 36 E. d'Orgeix, «À l'école de la montagne: Les expérimentations photographiques de François Maurice Allotte de la Fuyé (1844-1939) à l'école d'artillerie de Grenoble à la fin du XIX^e siècle», in: E. d'Orgeix, N. Meynen (sous la dir. de), *Fortifier la montagne*, Toulouse 2016, pp. 121–144.
- 37 Becker (voir note 9), pp. 410–413.
- 38 Morales (voir note 9), p. 31.
- 39 Becker (voir note 9), p. 396.
- 40 L. Demouzon, *La Savoie sous l'uniforme. L'impact de l'armée sur le développement de la Savoie, 1872–1914*, Brison Saint-Innocent 2012, p. 53.
- 41 *Revue du Cercle militaire. Bulletin des réunions d'officiers des armées de terre et de mer (revue violette)*, Paris 6 octobre 1894, p. 598.
- 42 *Le Journal de la jeunesse. Nouveau recueil hebdomadaire illustré*, Paris janvier 1895, p. 138.
- 43 Morales (voir note 9), p. 31.
- 44 *Le supplément littéraire illustré* du 5 janvier 1896.
- 45 *Bulletin de la Société d'études des Hautes-Alpes*, Gap 1965, p. 92.
- 46 *Le Figaro*, Paris, 19 février 1897.
- 47 Morales (voir note 9), p. 31.
- 48 *Revue du Cercle militaire. Bulletin des réunions d'officiers des armées de terre et de mer (revue violette)*, Paris, 20 février 1897, p. 206.
- 49 *Cahiers des troupes de montagne*, 23, 1953, document disponible sur le site de l'équipe de France militaire de ski, www.efms.fr/IMG/pdf/prelude.pdf.
- 50 Le père du capitaine Clerc, à qui a été confié le premier rapport officiel sur l'utilisation des skis, aurait été un des directeurs de la manufacture, voir M. Achard, *Histoire du ski et des sports d'hiver dans le massif du Pilat*, Le Bessat 1989, pp. 21–22.
- 51 *Catalogue 1899*, Manufacture française d'armes et cycles de Saint-Étienne 1890, p. 10.
- 52 Boulat (voir note 4), page 92.
- 53 Hoibian (voir note 1), p. 293.
- 54 Goya (voir note 11), pp. 22–31.
- 55 J. Gooch, *Armies in Europe*, Londres 1980, p. 109.
- 56 A. Crepin, *Défendre la France. Les Français, la guerre et le service militaire, de la guerre de Sept Ans à Verdun* Rennes, 2005, disponible sur Internet: <http://books.openedition.org/pur/17193>.
- 57 Même en dehors de la réserve, le système de la conscription remplit partiellement cet objectif. L'exemple d'un mobilisé italien, bon skieur mais confronté à une armée mal préparée à l'usage des skis montre l'importance de ces apports extérieurs, in: Pastore (voir note 5), p. 2.
- 58 Goya (voir note 11), p. 11.
- 59 Goya (voir note 11), pp. 64–66.
- 60 Cette caractéristique se retrouve en Italie dans l'action du Lieutenant Roiti ou du major Zavattari, Oliva (voir note 5), p. 85; Allen (voir note 2), p. 210.
- 61 Morales (voir note 9), p. 29.
- 62 Alessandro Pastore indique l'existence de ce souci pour l'autorité militaire italienne et souligne l'importance que revêtaient à cet égard les clubs de ski du territoire, Pastore (voir note 5), p. 4.
- 63 L. J. N. André, *Cinq ans de ministère*, Paris 1909, p. 146.
- 64 Drouet/Luciani (voir note 3), pp. 71–84.
- 65 Allen (voir note 2), pp. 107–121.



Chasseurs alpins réalisant une descente à ski.
Légende : *Les sports modernes illustrés*, 1905,
BNF.